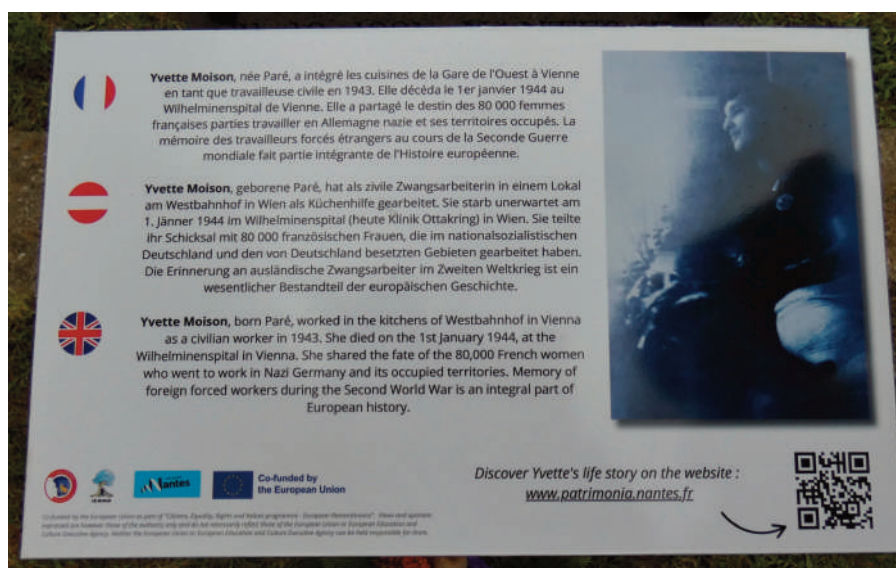




FAIRE VIVRE LA MÉMOIRE DES TRAVAILLEUSES CIVILES FRANÇAISES PARTIES EN AUTRICHE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Dans le cadre du projet « [Yvette, 1943, travailleuse civile sous l'Occupation](#) » [Mars 2025 - Juin 2026], développé dans le cadre du programme « Citoyens, Égalité, Droits et Valeurs – Travail de mémoire européen », la [Compagnie Moradi](#) [compagnie de théâtre nantaise], le [Souvenir Français & sa Délégation autrichienne](#), ont réalisé, en lien avec les autorités autrichiennes, une plaque en mémoire d'[Yvette Paré-Moison](#), qui a été installée aux pieds de sa stèle, au Carré [88] des Français du Cimetière central de Vienne en Autriche.



Cette plaque a été dévoilée le 8 mai 2025, jour de la cérémonie de commémoration de la fin de la Seconde Guerre mondiale, par Annick Soret, fille d'Yvette Paré-Moison, entourée de l'Ambassadeur de France en Autriche, d'un représentant des autorités autrichiennes, de la Délégation autrichienne du Souvenir français, en présence notamment de représentants du Centre de documentation de la résistance autrichienne Döw et de la Compagnie Moradi.

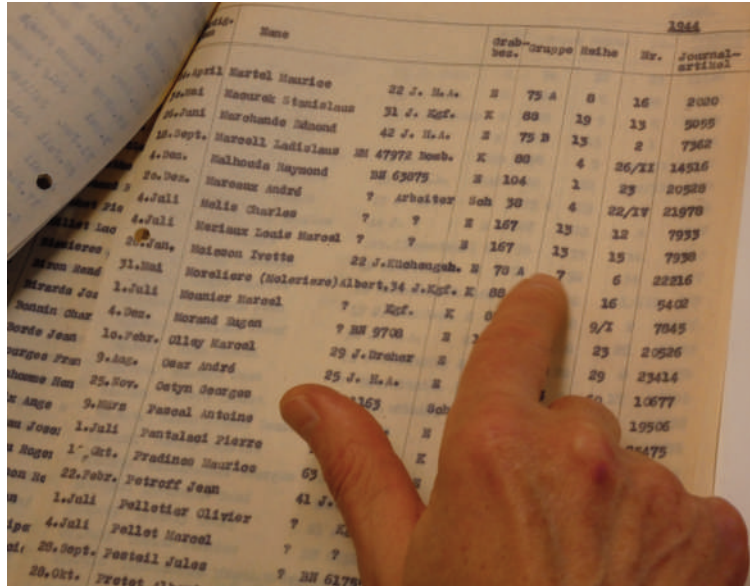
Elle permet aux visiteurs/euses du cimetière central de Vienne de se rendre sur le site Nantes Patrimonia [Ville de Nantes] grâce à un QR-code, et d'avoir accès à l'article : « [Yvette Paré, travailleuse volontaire pendant la Seconde Guerre mondiale](#) » sur les recherches historiques autour du parcours d'Yvette PARÉ-MOISON par Sylvain Maresca. La page est disponible en français, allemand et anglais.

La stèle d'Yvette Paré-Moison fait partie des 114 stèles du Carré des Français du Cimetière central de Vienne. Parmi elles, on compte 71 femmes, dont 27 de la période de la Seconde guerre mondiale qui ont une notice sur « [Mémoires des hommes](#) », le portail culturel du Ministère des armées, précisant la référence de leur dossier aux Archives de Caen, [Service historique de la Défense](#).

Le projet « [Yvette, 1943, travailleuse civile sous l'Occupation](#) » [Mars 2025 - Juin 2026], est coordonné par la Compagnie Moradi, en partenariat avec la Maison de l'Europe de Nantes, la Ville de Nantes, l'Espace Cœur en Scène à Rouans [44], le Mémorial de Falaise [Les civils dans la guerre], l'Institut français d'Autriche, le Souvenir français et le Centre de documentation de la résistance autrichienne DÖW. Co-financé par l'Union européenne et l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture.

Les points de vue et les opinions exprimés n'engagent cependant que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture. Ni l'Union européenne ni l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture ne peuvent en être tenues pour responsables.

SUR LES PAS D'YVETTE PARÉ ... DE NANTES À VIENNE



Archives de Vienne, Autriche - Mai 2024

En 2020, la compagnie de théâtre Moradi menait le projet « Romances européennes » au sein du quartier du Breil à Nantes [France].

Interrogée sur son plus ancien souvenir d'Europe, une habitante nous répondit : « Ma mère », ajoutant le peu qu'elle en savait : cette femme, Yvette Paré, était décédée en 1944 à Vienne, en Autriche, où elle serait partie pour le STO.

Anne Neyens & Ronan Cheviller sont tout de suite été interpellés par le récit d'Annick. Il dessine un fil avec un pan de l'histoire que nous ignorons. Ils lui proposent de relancer une enquête pour comprendre son parcours de vie, près de 80 ans après.

Nous rencontrons les conservatrices des archives municipales et départementales. Elles ignoraient que des femmes étaient parties travailler en Allemagne. Après avoir fait des recherches dans leurs fonds, elles nous invitent à consulter des boîtes de documents, liées aux départs de travailleurs pour l'Allemagne à Nantes, sans nous garantir, que nous trouvions des informations sur Yvette.

Sylvain Maresca, président de notre association, la Compagnie Moradi, est un ancien universitaire en sociologie à l'Université de Nantes. Il se passionne tout de suite pour cette histoire. Elle fait écho à son père parti au STO. Il consacre un temps incroyable à éplucher ces boîtes d'archives de documents papiers, qui ne sont pas numérisés.

Il nous aura fallu deux ans de recherches dans les archives et les travaux des historiens sur cette période pour démêler cette histoire et reconstituer le parcours de cette femme, morte à seulement 22 ans loin de son pays et des siens.

Un premier voyage mémoriel aussi, en mai 2024 à Vienne, sur les traces d'Yvette, avec la rencontre de l'historien **Winfried Garscha**, du Centre de documentation de la résistance autrichienne Döw et de **Patrick Lhôte**, Délégué général en Autriche du Souvenir français.

Le destin d'Yvette éclaire plus largement le sort des femmes sous l'Occupation et des travailleuses étrangères Outre-Rhin.

En octobre 2024, [Sylvain Maresca](#) a publié le récit de son enquête : "[De Nantes à Vienne, une femme sous l'Occupation](#)" [[La Geste éditions](#)], avec une post-face de l'historienne [Camille Fauroux](#), spécialiste du sujet.

En 2025, dans le cadre du programme européen CERV, Ronan Cheviller & Anne Neyens ont adapté son livre et créé la pièce de théâtre documentaire «Yvette, travailleuse civile sous l'Occupation», qu'ils diffusent, en partenariat avec la Maison de l'Europe de Nantes, avec une attention particulière en direction de la jeunesse [Pass Culture].

YVETTE PARÉ-MOISON

NÉE LE 31 OCTOBRE 1921 À NANTES [FRANCE] | DÉCÉDÉE LE 1^{ER} JANVIER 1944 À VIENNE [AUTRICHE]



Yvette Paré à Nantes – 1939 – Collection Annick Soret

UNE JEUNESSE ÉPROUVANTE

Mariée dès l'âge de seize ans et demi, **Yvette Paré** était déjà mère de deux enfants lorsque, en octobre 1942, son mari fut hospitalisé pour une tuberculose – il y resta jusqu'en février 1944.

Lorsque ce n'était pas la guerre et ses répercussions, comme la captivité, qui éloignait les hommes, c'était la maladie, particulièrement dans les milieux populaires. Les deux beaux-frères d'Yvette, charpentiers, souffraient des bronches à force d'avoir respiré de la sciure ; son frère aîné couvait une tuberculose qui l'handicapa toute sa vie. Les pénuries, les privations, qui ne firent que s'accroître pendant l'Occupation, fragilisaient les organismes, de plus en plus vulnérables aux maladies.

Or, un mari malade signifiait une épouse seule et sans ressources.

À cette époque, 800 000 femmes de prisonniers survivaient avec une maigre indemnité.

Yvette n'avait même pas ça. Comment s'en sortir avec deux petits enfants sur les bras ?

Ici intervient un autre facteur d'aggravation, plus fréquent dans les milieux populaires, particulièrement frappés par la dureté des temps : la fragilisation des solidarités familiales. Issue d'une famille déjà dysfonctionnelle, Yvette ne pouvait pas compter sur l'aide de ses parents, ni d'ailleurs de sa belle-mère, veuve de guerre qui avait élevé seule ses trois fils. Elle se rabattit sur son frère aîné, le seul susceptible de lui porter assistance, d'autant plus qu'il n'avait pas d'enfants.

Fin décembre 1942, après lui avoir confié ses deux petits, elle fut admise à l'Hôtel Dieu de Nantes, où elle séjourna encore en février 1943 ; elle aussi était malade.

Puis elle disparut.

On la retrouva à Vienne, en Autriche, en juin 1943. Elle y travailla comme aide-cuisinière dans une auberge de la gare de l'Ouest avant de finir sa courte vie de nouveau dans un hôpital, au matin du 1^{er} janvier 1944.

POURQUOI PARTIR ?

Qu'est-ce qui avait pu convaincre Yvette Paré de partir ?

Quelles pouvaient être les motivations de jeunes femmes françaises pour un déracinement aussi radical et lourd de sens ?

Yvette n'a pas été réquisitionnée dans le cadre du STO, qui ne concernait que les hommes. Elle serait donc partie de son plein gré.

Se porter volontaire offrait des avantages économiques immédiats : une prime de 1000 francs dès la signature du contrat ; en Allemagne, un salaire, généralement supérieur aux salaires français, dont elles pouvaient envoyer une partie à leur famille ; laquelle percevait en plus un demi-salaire pendant la durée du contrat. C'était alléchant pour des femmes sans ressources ni formation, même si, dans les faits, le salaire en Allemagne ne suffisait pas toujours à payer le logement et la nourriture.

Comme nombre de femmes, et même de mères de famille, Yvette a pu trouver dans cette perspective une solution pour subvenir aux besoins de ses enfants, elle qui n'avait ni travail ni qualification.

Des jeunes femmes se sont résolues à partir parce qu'elles ne bénéficiaient d'aucun soutien dans leur famille. D'autres encore parce qu'elles pouvaient ainsi échapper à la tutelle oppressante d'un père ou d'un mari. Ce fut peut-être le cas d'Yvette, qui a pu signer son contrat d'embauche sans l'accord de son époux – Vichy, qui avait renforcé la sujétion des femmes mariées, n'était pas à une contradiction près.

VOLONTAIRES ?

Il faut s'interroger sur le qualificatif de « volontaire » qui a tant pesé dans la condamnation morale dont ont souffert les travailleuses françaises revenues d'Allemagne à la Libération.

Certes, aucune n'a été requise d'office. Mais la gamine qui avait volé trois pommes ou une poule, à qui on offrait le « choix » entre l'emprisonnement et le travail en Allemagne, était-elle véritablement volontaire ?

La nécessité économique, les urgences de la survie, leur donnaient-elles vraiment le choix ?

Même les requis du STO ont rapidement compris à leur retour qu'ils étaient du mauvais côté de la victoire, a fortiori ces femmes forcément « volontaires ».

Entre février 1943, date de l'instauration du Service du travail obligatoire (STO), et mai 1945, quelque 450 000 jeunes Français ont été forcés de partir outre-Rhin remplacer dans les usines les Allemands mobilisés en masse sur le front russe. Ce que l'on sait moins, c'est qu'environ 80 000 femmes sont également parties.

UNE HISTOIRE ENFOUIE

Leur mémoire, comme celle d'Yvette, a été enfouie dans le silence.

La plupart n'ont jamais expliqué leur « choix » ni raconté ce qu'elles avaient vécu en Allemagne – à savoir la perte de liberté et le travail forcé.

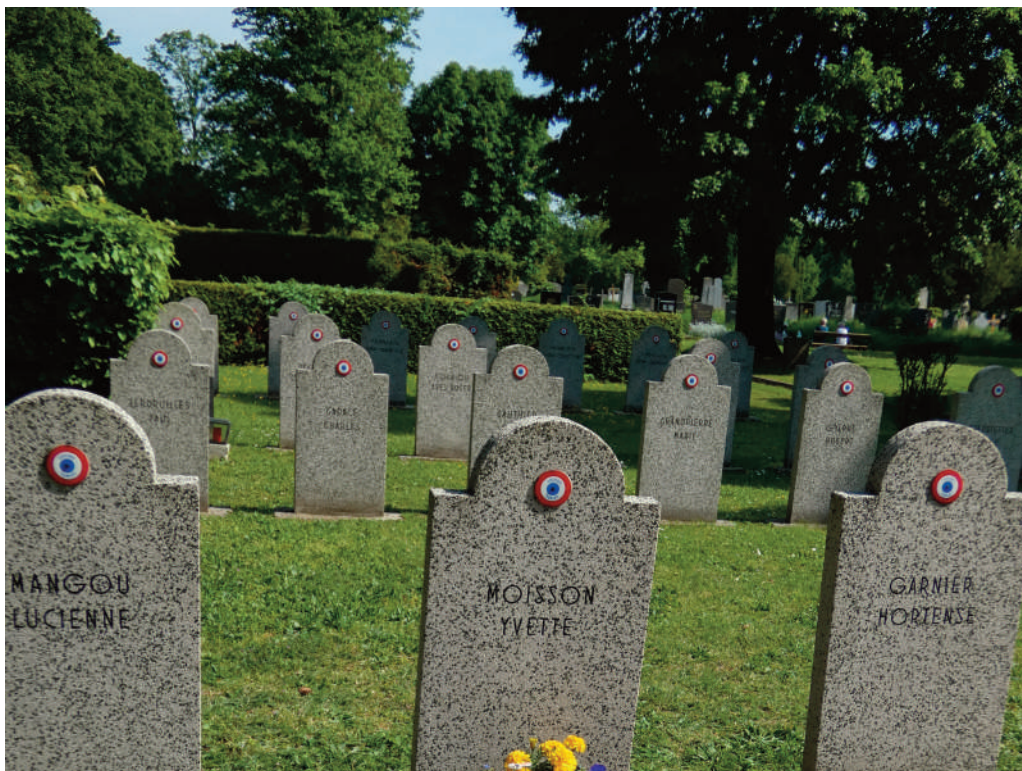
Mais qui s'en souciait ?

Il aura fallu la curiosité de leurs enfants et plus souvent celle de leurs petits-enfants pour faire resurgir l'histoire de certaines de ces femmes, sans compter le travail de recherche des historiens.

C'est ainsi que nous avons pu bénéficier des lumières de [Camille Fauroux](#)¹, la première historienne française à avoir consacré un livre à ces « travailleuses civiles » parties travailler en Allemagne.

Au final, l'histoire singulière d'Yvette, jeune femme désorientée dans la tourmente de l'Occupation, s'intègre à une Histoire plus large, de plus en plus documentée, qui revisite la Seconde guerre mondiale sous l'angle de l'expérience vécue par les femmes.

Sylvain Maresca



Cimetière central de Vienne, Autriche - Carré des français - Mai 2024

EN SAVOIR PLUS

Nantes Patrimonia : [Un nouveau livre sur un pan méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale](#)

1. [Camille Fauroux](#) : historienne, elle enseigne à l'Université Jean Jaurès de Toulouse. Ses recherches portent sur l'histoire du genre, de la guerre et du travail au XX^e siècle. Elle a publié le livre [«Produire la guerre, produire le genre. Des Françaises au travail dans l'Allemagne nationale-socialiste \(1940-1945\)»](#) en 2020. Paris, EHESS, coll. «En temps et lieux ». Elle est aussi l'auteure avec Barbara Necek, du documentaire [« La honte et l'oubli, travailleuses françaises en Allemagne nazie »](#), diffusé sur France 5 le dimanche 31 mars 2024 et en [replay sur France TV](#) jusqu'au 2 octobre 2024.

[Compagnie Moradi](#)

compagnie.moradi@gmail.com
10 rue des Lilas - 44700 Orvault [France]